

*Comment attester de l'existence d'une chose ? La photographie n'a jamais cessé de poser cette question. Les réponses ont été multiples, oscillant entre une volonté d'objectivité et une possibilité de témoigner à partir de ses sentiments, véritable porte ouverte à l'exploration des possibilités formelles de l'image. D'une certaine manière les images de Franck Christen excèdent ces partis pris. Pour lui, toute photographie atteste naturellement d'un état du monde. Il suffit d'être là, face à l'autre, face aux choses, d'enregistrer ce qui est présent. Rien de plus contraire à cet artiste que la notion d'instantané. Enregistrer n'est pas saisir. Témoigner à partir d'un appareil photographique implique un certain temps, une certaine distance. Or le fantasme de l'instantané, ce modèle tout puissant de la saisie du réel, a longtemps hanté la photographie. Le bougé, le flou, le cadrage rapide, furent des marques de fabrique pour ceux qui se revendiquaient d'une approche soi-disant neutre du réel. Ils oublièrent alors que l'instantané génère obligatoirement du « pathos », une sorte de vision romantique du « ça a été » autrefois cher à Roland Barthes. Ce temps qui passe, cette charge nostalgique qui a le don de rendre belle toute image, même la plus anecdotique, n'entre pas dans les images de Franck Christen. Ici, nulle convocation métaphorique d'un instant à jamais révolu. Au contraire, chacune des images de cet artiste affirme sa présence, son présent. La photographie atteste alors d'un passage, d'une traversée. L'image reste à distance de son sujet, mais en même temps nous entrons dans son élément, dans sa nature comme pour mieux découvrir dans immobilité combien chaque élément qu'elle a enregistré ne vaut que pour son éternelle actualité. Au lieu d'un « ça a été », toutes ces images affirment donc un « ça aura été ». Tout est fait pour le démontrer : le cadrage, le format des tirages, l'encadrement et même, dans l'espace d'exposition, le montage des séquences à la fois ouvert aux interprétations et clos sur lui-même puisqu'il n'indique ni parti pris esthétique, ni engagement clairement visible en faveur d'une interprétation du monde. Et s'il faut absolument parler d'instantané, alors il faudrait convoquer la notion « d'instantané lent », autrefois inventé par Jean-Marc Bustamante, afin de caractériser des photographies qui « cherchent à s'insérer dans les relations entre les choses, à glisser du sens entre les formes, entre les images, à laisser en suspens plutôt qu'à démontrer ou à affirmer. » Chez Franck Christen, cette exploration du monde a débuté par d'étonnantes séries de portraits. Déjà, on retrouvait là une distance entre l'opérateur et ses modèles. Cette juste distance n'est pas physique, mais, morale. Elle est aussi ce temps où chaque modèle soudain s'interroge dans l'action de la prise de vue sur ce qu'il faut livrer, ce qu'il convient de laisser fixer par les sels d'argents. Depuis la Renaissance, on sait que tout portrait peut attester d'une situation sociale ou se vouloir la radiographie fidèle de l'âme. La distance dont il est question ici se situe justement à mi-chemin entre ces deux pôles si typiquement occidentaux. Pour une fois, ces vues ne sont pas des captations d'un sujet mais bien au contraire leur délivrance. Aussi curieux que cela puisse paraître, toutes les autres images de Franck Christen appartiennent à ce registre du portrait. Certes, les motifs qu'il enregistre sont inanimés : un paysage, une nature morte, une façade de maison, des végétaux saisis dans leur quiétude, un escalier débouchant sur le vide, une eau stagnante emprisonnée par des*

détritus. Autant de sujets qui pourraient être étrangers à l'idée de portrait. Il n'en est rien. Ce sont bien des « instantanés lents ». De l'instantané, l'artiste garde l'idée de parcourir le monde, d'être ouvert aux événements, aux surprises des voyages, aux configurations surprenantes d'un réel qui refuse obstinément de se plier aux désirs des hommes. Le photographe est celui qui repère cela, qui se tient prêt à chaque variation, chaque tremblement du monde. Pour cette raison, les voyages qu'il entreprend régulièrement en Europe, au Liban et dernièrement en Afrique du Sud et au Japon sont autant d'occasions de laisser son regard se défaire comme pour mieux réagir à l'ordinaire. Au lieu d'enregistrer les déboires de l'être humain, Franck Christen aime à repérer ceux de la nature, ceux d'une nature qui est toujours culture puisque l'homme y laisse continuellement son empreinte. Ces photographies peuvent donc être perçues comme des explorations génériques de l'action de l'homme et de la façon dont, à son insu, il ne cesse de produire de l'existence. Elles affirment aussi combien toute chose se chosifie seulement à partir du moment où l'homme leur donne soudain leur caractère propre. L'art de Franck Christen revient à leur donner une certaine dignité. Tous ces lieux, ces objets ces assemblages dérisoires et aléatoires de morceaux naturels (ou artificiels) étaient comme en attente de leur propre image. En ce sens, l'opération de les isoler, de leur donner une représentation revient à la fois à les faire éclore dans notre monde tout en déclarant leur arrêt de mort. Ils ne sont plus. L'instant même où le photographe a appuyé sur le déclencheur, la lumière changeait et les éléments se délitait déjà. Pourtant, toute la magie de ces images, de leur cadrage est de faire oublier cet état de fait. Ce sont bien des portraits. On retrouve la même actualité de l'image, la même prégnance de la chose saisie dans son abandon. Ces photographies offre une présence et donne à voir des figures offertes, disponibles, venant au-devant de nous. L'art de cet artiste réside justement dans cette tension entre une convocation du réel et la tenue à distance de celui-ci, entre le découverte, la révélation des choses et le maintien d'un mystère. C'est sans doute pour cette raison que ces images, que toutes les images de Franck Christen donnent une impression de douceur.

*Damien Sausset 2004*